

La Fin du Monde

6 comédien(ne)s :

Le Seigneur

L'Abbé

Le Fou

Le Diable

La Biche

L'Âne

Scène 1

Tous sauf le diable.

Perché sur un promontoire, le fou harangue le public. Les autres personnages, venant d'un peu partout, s'agglutinent autour de lui.

Le Fou : Oyez ! Oyez ! C'est terrible ! C'est une tragédie ! Une calamité ! C'est la catastrophe ! C'est le désastre ! C'est le cataclysme ! C'est la mouise molle !

Les autres : Tu es fou le Fou ! Cesse d'accumuler les synonymes et parle ! Dis-nous quel malheur nous guette ! Quel est ce fléau qui nous menace !

Le Fou : C'est la fin du monde !

Les autres : La fin... La fin finale ?!

Le Fou : Oui-da !

Les autres : Bigre bougre !

Le Fou : La Terre va se réchauffer, la mer va monter, des maladies sortiront des glaces fondues et décimeront l'espèce ! La campagne sera couverte de détritrus, puis le sol se craquèlera, cuit par la vigueur sans pareille du soleil. Il fera plus chaud que tout ! Des démons enflammés venus des entrailles de la planète surgiront par des failles ouvertes dans la croûte terrestre et brûleront les châteaux, les églises, les bourgades... les manoirs, les donjons, les citadelles, les baraques, les cahuttes, les gourbis... tous les logis de tous les gens !

Les autres : Mais c'est horrible ! C'est la mouise molle ! Aaaaaaaaaaaaah !

Un temps de silence stoïque.

Le Fou : Non... j'déconne ! C'était une blague !

Les autres : Mais qu'il est con ce fou !

L'Âne : Il nous a bien eu !

La Biche : Ce n'est pas très drôle...

L'Âne : Mais d'où ça lui vient des idées pareilles ? Quelle imagination, j'te jure !

Scène 2

L'Abbé, le Seigneur

Les deux édiles sont à table et se goinfrent comme des gournafiers

Le Seigneur : Comment trouvez-vous cette poularde l'Abbé ?! N'est-elle pas gouleyante à souhait ?

L'Abbé : Elle est fort à mon goût messire ! Je m'en délecte.

Le Seigneur : (*riant*) Vous me ferez trois *paters* et deux *aves* pour expier ce péché de gourmandise !

L'Abbé : (*riant aussi*) Il faut que je m'empresse ! Si j'en crois les élucubrations de votre fou, nous ne tarderons pas à nous présenter devant notre créateur.

Le Seigneur : (*sérieux d'un coup*) Je dois vous avouer l'Abbé que sa plaisanterie tantôt m'a tout bonnement estomaqué... La surprise certes y est pour beaucoup, mais j'ai également ressenti au tréfonds un je ne sais quoi d'angoisse. Un poing de pierre m'a pris le cœur. Comme si derrière ce trait d'humour se cachait une vérité sombre et sordide.

L'Abbé : C'est le propre des fous de se jouer de nos peurs. Il est naturel de redouter l'achèvement de ce que nous connaissons, je suis bien placé pour le savoir puisque notre dogme est fondé sur la crainte de la mort.

Le Seigneur : L'apocalypse qu'il s'est amusé à prédire est d'un autre ordre l'Abbé... Il ne s'agit pas du trépas de quelques mortels mais d'un cataclysme à l'échelle planétaire, à l'image du déluge ou des dix plaies d'Égypte. Je ne tiens pas, moi, à être un personnage des légendes ou de la Bible future !

L'Abbé : Rassurez-vous Messire, le purgatoire nous attend peut-être... mais, soyez sûr d'une chose, nous ne le visiterons pas avant notre trépas.

Le Seigneur : Puissiez-vous dire vrai... Cette vision d'un pays aride, sec, ou la survie est le lot de tous, a provoqué en moi une marée de frissons.

L'Abbé : Allons, ne laissez pas votre affect gâter votre appétit. Reprenez un peu de poularde, cela vous ravigotera !

Scène 3

L'Âne, Le Fou, puis La Biche.

Le Fou est en train de tirer les cartes et de prévenir son avenir à l'Âne. Il fait ça n'importe comment. Le Fou fait des grimaces d'affliction exagérée en regardant son compère, qui prend le jeu au premier degré.

Le Fou : Ah mon pauvre... ah la la ! Mon pauvre, pauvre ami...

L'Âne : Que vois-tu le Fou ?

Le Fou : C'est t'y pas malheureux ça ! Aïe aïe aïe !

L'Âne : Diable ! Mon avenir est si terrible que ça ?

Le Fou : Non...

L'Âne : Vrai ?

Le Fou : Mais... Quand même. Ah ! C'est une misère de voir ça.

L'Âne : Mais quoi enfin ?! Que disent les cartes ?

Le Fou : Rien. C'est ça qui est terrible. Elles ne disent rien.

L'Âne : C'est terrible ça ?

Le Fou : C'est un peu comme si tu n'existais pas.

L'Âne : Allons donc !

Le Fou : Je te promets... regarde, là il y a l'amour, là le voyage... voilà la fortune, la mort.
J'ai beau chercher tu n'es nulle part.

L'Âne : Qu'est-ce que je vais devenir ?

Le Fou : J'ai une mauvaise nouvelle : tu vas rester comme tu es. Un pauvre pompiste qui fait le plein des camions et qui nettoie les pare-brise.

La Biche entre.

La Biche : Ah, l'Âne ! Je te cherchais. J'ai besoin de toi. Mon carrosse est à sec et ses vitres sont pleines d'insectes séchés.

L'Âne : J'arrive madame La Biche, j'arrive de suite.

Le Fou : L'Âne est aux prises avec une question existentielle à résoudre actuellement. Ça ne pourrait pas attendre quelques minutes ?

La Biche : Une minute seulement. Je dois être au Bois de la sagesse dans une heure pile pour un briefing.

Le Fou : Une minute, ça ne sera pas suffisant pour une problématique comme celle-là.

La Biche : Eh bien tant pis.

L'Âne : Tant pis ? Pour le carrosse ou pour mon avenir ?

La Biche : J'ai assez attendu, viens maintenant.

L'Âne : C'est que... j'aimerais savoir...

La Biche : Allons pressons ! (*elle sort un portable*) Sinon j'appelle mon père pour lui relater votre rebuffade. Il peut vous chasser. Tenez-vous à rester notre pompiste ?

Le Fou : C'est toute la question justement !

La Biche : Oh vous le Fou, gardez vos commentaires, vous en avez bien assez fait pour aujourd'hui !

Le Fou : Qu'est-ce qu'elle me chante la bichette là ? Ça m'irrite l'oreille comme du chant grégorien...

La Biche : Avec votre sketch ce matin, vous nous avez mis les nerfs en pelote. La fin du monde, est-ce un sujet de plaisanterie ? Franchement ?!

Le Fou : Était-ce vraiment une plaisanterie ?

L'Âne : C'est ce que tu as dit que c'était.

Le Fou : Parce qu'on croit à ce que je dis maintenant ?!

La Biche : Évidemment non, tu es le Fou du Roi, tu passes ton temps à dire et faire n'importe quoi !

Le Fou : À quel moment pensez-vous qu'il ne faut pas me croire ? Quand j'annonce la fin du monde ou quand j'annonce que c'est une blague ?

La Biche : Quel raisonneur ce fou ! Assez perdu de temps l'Âne. Hop hop hop ! On m'attend.

L'Âne : (*au Fou*) Nous reprendrons demain, tu veux bien ?

Le Fou : Si on est encore vivant mon vieux... Si on est encore vivant.

La Biche sort, l'Âne sur ses talons.

Scène 4

Le Diable, le Seigneur

Le Diable est en train de cuisiner : il découpe des ingrédients avec un énorme couteau.

Le Seigneur : Messire le diable ? Puis-je vous toucher quelques mots des tourments qui m'assaillent ?

Le Diable : Ne vois-tu pas que tu me déranges en plein travail ?!

Le Seigneur : Je suis désolé, c'est important. C'est au sujet de la fin du monde.

Le Diable : Je prépare un ragoût de connards à la cervelle de youtubeur... Es-tu un connard ?

Le Seigneur : Ça non !

Le Diable : Es-tu un youtubeur ?

Le Seigneur : Sûrement pas.

Le Diable : Parfait. Au moins ne te précipiterai-je pas dans ma marmite !

Le Seigneur : Je suis Robert Trou-du-quai, Duc de Vesoul et Seigneur du Haut-Ermitage-de-la-filleule-qui-suinte.

Le Diable : Et quelle mouche te pique de venir déranger le Diable en personne pendant qu'il cuisine ?

Le Seigneur : J'ai peur de la fin du monde. Mon fou ce matin pour nous divertir a fait croire que la planète n'en avait plus pour longtemps...

Le Diable : Je sais, j'étais là.

Le Seigneur : Depuis je ne peux me défaire d'une sourde anxiété qui me ronge les nerfs.

Le Diable : Il est naturel de redouter l'achèvement de ce que nous connaissons, je suis bien placé pour le savoir puisque mon existence est fondée sur votre crainte de la mort.

Le Seigneur : Ma détresse est infinie. Je suis hanté par les images de désolation que ce dingue de fou a suscité en mon âme.

Le Diable : Qu'y puis-je ?

Le Seigneur : J'ai pensé qu'il y a derrière cette apocalypse un esprit diabolique...

Le Diable : Ça c'est trop fort ! Dès que survient un phénomène complexe, dès qu'on ne sait sur qui rejeter la faute... paf, c'est un coup du Diable ! Pourquoi n'accusez-vous pas les francs-maçons, les juifs, les queers, les Illuminati, les chinois, les mécréants, le lobby des constructeurs de cathédrales, la guilde des tanneurs ou que sais-je ? Ça me ferait des vacances !

Le Seigneur : La fin du monde, vous n'y êtes pour rien, c'est sûr ?

Le Diable : Mais personne n'y peut rien. La Terre est éphémère, comme tout organisme vivant.

Le Seigneur : Alors on va tous mourir ?

Le Diable : Fais pas comme si tu le savais pas Robert Trou-du-Duc !

Le Seigneur : Ce n'est pas un sale tour que vous nous jouez ?

Le Diable : Promis ! Moi je me contente de vous tenter avec des idées pleines de danger pour que vous accélériez le processus. Bâissez, déboisez, gagnez du confort, faites tout pour être au maximum accroc à la civilisation. Je puise ma force dans votre dépendance !

Le Diable éclate d'un rire sardonique exagéré tandis que le Seigneur fuit.

Scène 5

L'Âne et l'Abbé, puis le Diable, puis la Biche et le Seigneur, enfin le Fou.

L'Âne est en train de nettoyer le pare-brise de la voiture de l'Abbé. Le Diable qui passe par là innocemment écoute ce qu'il se disent.

L'Âne : Et alors z'en pensez quoi, vous, de la fin du monde Monsieur l'Abbé ?

L'Abbé : Ce ne sont que les divagations d'un fou. Dieu a créé le monde en sept jours, mais il a fait en sorte qu'il soit éternel, tout comme lui.

L'Âne : Sauf vot' respect Monsieur l'Abbé, avec un peu de bon sens on n'a pas le sentiment que ça existe vraiment les choses éternelles.

L'Abbé : C'est ce qu'on appelle la transcendance mon fils. La Foi est au-delà du perceptible et de l'intelligible. Il faut croire.

L'Âne : Et si on croit à la fin du monde ?

L'Abbé : C'est qu'on est impie.

L'Âne : C'est pourtant vachement crédible moi je trouve. On utilise les ressources de la planète pour construire nos maisons, nous nourrir, travailler... Y'a bien un jour où y'en aura plus. Plus de gibier si on a tout chassé, plus de poissons si on a tout pêché même les poissons rouges.

L'Abbé : C'est pourquoi Dieu a fait en sorte que les animaux se reproduisent entre eux.

Le Diable : (*au public*) Et c'est pourquoi moi j'ai fait en sorte que les humains aussi se reproduisent entre eux. Comme ça je n'ai plus qu'à attendre. Un jour ils seront si nombreux qu'ils auront dévasté l'entièreté de leur richesse, et ça sans que j'ai à lever le petit doigt.

Le Diable pousse un nouveau rire sardonique.

L'Âne : Vous avez entendu ?

L'Abbé : Ne vous mettez pas martel en tête. Faites-moi le plein maintenant.

L'Âne : Super ou ordinaire ?

L'Abbé : Du super évidemment ! Le clergé a son prestige mon ami.

L'Âne verse de l'essence dans le réservoir de la voiture de l'Abbé avec un jerrican. Le Seigneur et la Biche entrent.

Le Seigneur : L'Abbé, vous voilà ! Il faut que je vous parle.

L'Abbé : Vous avez encore des questions d'ordre scolastique ? Écoutez Sire Robert, je n'ai pas le temps de vous répondre maintenant, je suis attendu pour un enterrement.

Le Seigneur : Un enterrement ? Ce n'est peut-être pas si pressé alors...

La Biche : C'est très très urgent mon Père. Sire Robert m'a entretenu des appréhensions qui l'assailent, et il m'a convaincu de l'urgence de s'occuper de cette question de fin du monde. Écoutez-nous, s'il vous plaît...

L'Âne : (*à l'Abbé, ayant fini de le servir*) Ça vous fera 70 écus pour le carburant, et 7 liards pour le pare-brise.

Le Seigneur : Messire l'Abbé, par pitié...

La Biche : Pour l'amour de Dieu...

L'Âne : C'est pas plutôt le Fou que vous devez interroger ? C'est lui qui a lancé cette rumeur, c'est lui qui doit savoir le plus de choses.

La Biche : Je ne me fie pas aux racontars qui circulent. Des fous comme celui-là, il y en a des millions, qui tous prédisent n'importe quoi pour qu'on s'intéresse à eux.

L'Abbé : C'est même pour ça qu'on les paye.

Le Seigneur : Ce fou est un faux pour ce qui est d'informer. Je ne croie que les autorités sanitaires de l'âme. L'Abbé, s'il vous plaît, laissez-moi vous interroger encore...

L'Abbé : Bon, quelques secondes seulement, et à condition que ce soit moi qui vous interroge.

Le Seigneur : Soit.

L'Abbé : Votre fou, où l'avez-vous trouvé ?

L'Âne : Moi je sais, il vient d'Angleterre !

Le Seigneur : Je l'ai engagé lors d'un voyage d'affaire, à Fake précisément.

L'Abbé : Alors il ne faut rien croire de tout ce qu'il raconte.

La Biche : Les Fous anglais sont spécialement fallacieux ?

L'Abbé : Doublement, vu qu'ils sont fous et anglais !

Le Seigneur : Alors la fin du monde, c'est un mensonge ?

Le Diable rit à nouveau, puis il rejoint le groupe.

Le Diable : Je me délecte de vous voir ainsi le cœur torturé et l'esprit déprimé ! Quelle disgrâce vous vous êtes vous-mêmes infligés ! Vous consommez tous les jours un peu de la damnation inévitable qui vous verra finir dénués de ressources.

L'Abbé : Ne l'écoutez pas ! Tout ceci est faux ! La vie est éternelle !

Le Diable : Pour les morts l'Abbé, seulement pour les morts !

Le Seigneur : Pauvres de nous...

La Biche : Ne nous décourageons pas ! Je suis sûre que nous avons encore le moyen de nous extirper de ce mauvais pas. À partir de dorénavant, je vais arrêter de manger de la viande, confectionner mes habits avec des plantes sauvages, utiliser des moyens de transports biodégradables...

L'Âne : Des moyens de transports biodégradables ?

La Biche : Oui : des chevaux ! Et j'irai vivre dans le Bois de la sagesse selon un mode de vie responsable, dans une grotte chauffée par mes propres gaz.

Le Diable : Tu auras bien du mal à perpétuer l'espèce ma pauvre quand tu ressembleras à une préhistorique ! Ne cherchez pas, vous êtes condamnés de toute façon !

Les autres : (*affligés*) Nous sommes perdus... C'est la mouise molle.

Le Fou survient, il botte le derrière du Diable d'un coup magistral qui le fait fuir.

Les autres : Le Fou ! Notre sauveur !

Le Fou : C'est vous qu'êtes tous fous les cocos ! Vous vous préoccupez de la vie future de la vie quand vous n'arrivez même pas à être justes de manière censée dans le quotidien au présent ! Qu'est-ce que vous voulez sauver et faire perdurer ? Notre époque ? Le Moyen-âge ? La féodalité ? La guerre de cent sept ans ? Les guerres de religion ? La misère ? L'injustice ? La glorification des incapables qui présentent beau ? Les forts qui piétinent les faibles avec des poulaines en plomb ? Les puissants de plus en plus puissants qui font les lois et l'économie pour rester toujours le culbuté bien posé tout en haut de la meule ? Vous voulez faire le bien des humains

de demain, mais regardez-vous : vous méprisez ceux d'aujourd'hui. Ça c'est votre sagesse ? Laissez-moi rire avec la bouche ! Bande de prévaricateurs ! Vous avez des petits cochons dans l'encéphale pour sûr ! Écoutez plutôt le conseil d'un Fou siphonné : ne vous posez pas la question « Comment sauver le monde ? » avant d'avoir répondu à la question « Pourquoi sauver le monde ? ».

Les autres : Il est complètement fou ce Fou !

L'Âne : Non, moi j'ai compris ce qu'il a dit... mais je vais croire l'Abbé, ça a l'air moins compliqué.

Rideau.

Le Vaillant petit trader

6 comédien(ne)s :
Le Preux paladin
Le Chevalier crispé
Le Vaillant petit trader
La Princesse Cassecouille
La Nécromancienne
Le Trouvère
+
Le Chœur du peuple

Scène 1

Le Trouvère, le Chœur du peuple, La Nécromancienne

Le Trouvère s'adresse au peuple et au public comme s'ils ne faisaient qu'un.

Le Trouvère : Oyez braves gens ! Voici pour vous divertir la balade dite du « Vaillant petit trader », que l'on raconte au coin du feu lors des veillées hivernales, quand la bise nous saisit la moelle en nos logis glacials. Voici le récit que depuis des lustres les aînés narrent quand le courage manque aux cadets, celui que l'on raconte quand il faut ragaillardir les frères chétifs qui doivent affronter la vie et sa morsure d'ogresse. Voici une de ces histoires qu'on transmet aux humains juvéniles pour leur donner du cœur au ventre face à la camarde qui se tient campée nuit et jour, menaçante, de l'autre côté de notre huis.

Le Chœur : Ouais ! Ouais ! Hourrah les légendes ! Vive les vieux mythes et les fables épiques !

Le Trouvère prend une pose grandiloquente.

Le Trouvère : Il était une fois une honnête femme à qui le mariage ne réussissait pas. Son mari, d'humeur vagabonde, ne pouvait rester à la maison et, au lieu de s'occuper de son travail et de son épouse, il traînait dans les auberges et buvait tout son bien en joyeuse compagnie. Quand un soir de beuverie il trébucha, tomba dans un puits et se noya, une nécromancienne apparut à la femme et lui parla en ces mots...

La Nécromancienne : Ton époux a payé pour le mal qu'il t'a fait. Il a chu dans un puits ce soir en sortant de taverne. Il avait bu tant de vin qu'il a coulé comme une pierre et a rejoint directement les enfers.

Le Trouvère : L'honnête femme s'effraya de cette terrible nouvelle. Son mari la battait et la rudoyait, malgré cela elle n'avait pas souhaité son trépas. Elle prit peur, s'inquiétant qu'on l'accuse de s'être débarrassée d'un époux tyrannique et qui sentait très mauvais des pieds.

Le Chœur : Pauvre bichette...

Le Trouvère : La nécromancienne la prit en pitié, et prononça une formule magique afin qu'elle soit protégée pour toujours par un charme enchanteur.

La Nécromancienne : Un prince t'épousera, et riche tu seras.

Le Chœur : Cool !

Le Trouvère : Il y avait cependant une condition pour que la prédiction s'accomplisse.

La Nécromancienne : Ce prince aux traits fins et au cœur brave, tu ne pourras point lui rendre son amour sincère avant qu'on t'ait apporté l'anneau que ton mari avait autour du doigt. Quand tu auras rangé vos deux alliances dans un coffret de chêne, ton mariage prendra fin, tu seras complètement délivrée et tu pourras aimer ton bienfaiteur avec la ferveur qu'il mérite.

Le Trouvère : Et voici ce qu'il advint...

Le Chœur : Ouais ! Ouais ! Hourrah les légendes ! Vive les vieux mythes et les fables épiques !

Scène 2

Le Trouvère, la Princesse Cassecouille, la nécromancienne, le Chœur du peuple.

Le chœur du peuple s'assied. Le Trouvère leur présente les personnages qui entrent.

Le Trouvère : Quelques années plus tard, le charme ayant commencé de faire son office, l'honnête jeune femme fut adoptée par un Baron décati à qui sa femme n'avait point donné de descendance. Grâce à l'affection de ce noble vieillard, elle était devenue princesse et résidait au castel de Cassecouille qui s'érigeait sur les terres riches et giboyeuses de son père adoptif. Un prince aux traits fins l'ayant aperçue un jour où elle peignait ses cheveux sur son balcon, en tomba éperdument amoureux, et il pria son père de lui accorder sa main. Sauf que survint la partie douloureuse de la prédiction... La Princesse n'était pas du tout amoureuse du prince aux traits fins, et répugnait à donner son accord pour l'hymen qui les verrait vivre heureux et faire beaucoup d'enfants.

Le Chœur du peuple : C'est ballot !

La Princesse : Cette malédiction est énervante, je ne puis rester comme ça... J'aimerais tant aimer ce Prince ! Qui pourra me dire comment faire pour récupérer l'anneau passé au doigt de mon mari qui gît au fond du puit ?

Le Trouvère : (*à la Princesse*) Tu pourrais organiser une sorte de concours, auquel participeraient des chevaliers. Celui qui t'apporterait l'anneau recevrait forte récompense. Classique mais efficace.

La Princesse : Oh mais quel homme plein de ressources tu es ! Ne veux-tu pas y aller toi, chercher mon anneau ?

Le Trouvère : Enfin... non voyons ! Moi je raconte l'histoire ! De toute façon c'est pas moi qui décide. Fais un concours je te dis...

La Princesse : (*soupirant*) Qu'il en soit ainsi...

Un temps.

Le Trouvère : Bah alors ?

La Princesse : Eh bien, je suis d'accord pour le concours.

Le Trouvère : Et ?

La Princesse : J'attends des chevaliers.

Le Trouvère : Mais personne n'est au courant ! Il faut proclamer la nouvelle !

La Princesse : Et bien vas-y ! Est-ce trop te demander ?

Le Trouvère : Ok... ok. (*proclamant*) Oyez braves gens ! La Princesse Cassecouille, fille adoptive de Gontran Briseburne Baron de Casse-noisettes, fait savoir à la population qu'elle offre forte récompense à qui lui rapportera l'anneau tombé au fond du puit.

Le Chœur du peuple : C'est quoi la récompense ?

La Princesse : Je ne sais pas moi...

Le Trouvère : Tu n'as pas une idée ?

La Princesse : Si, je sais ! J'offre une poule.

Le Chœur du peuple : Bah voyons !

Le Trouvère : Pardon ?

La Princesse : Ça ne va pas comme récompense ?

Le Trouvère : Enfin...

La Princesse : Euh... J'offre... un magnifique chandelier en argent.

Le Chœur du peuple : C'est nul !

La Princesse : Un bloc de foie gras ? Une place pour la finale de quidditch ?

Le Trouvère : Tu sais, normalement c'est la princesse elle-même la récompense.

La Princesse : Sauf que je suis fiancée avec le Prince aux traits fins moi.

Le Trouvère : C'est vrai que tu ne peux pas offrir ta main.

La Princesse : Si, je peux... juste la main quoi. C'est douloureux, puis ça constitue une bien sordide récompense.

Le Trouvère : Je sais ! (*proclamant à nouveau*) La Princesse Cassecouille fille de Gontran Briseburne Baron de Casse-noisettes offrira au chevalier vainqueur un chaste baiser.

La Princesse : C'est bien ça un chaste baiser ?

Le Trouvère : Ça sonne bien. Et puis c'est symbolique, ça devient une question d'honneur comme quête. Ça peut plaire à des chevaliers !

La Princesse : Parfait, alors il ne reste plus qu'à attendre.

Ils attendent. Rien ne se passe.

La Princesse : Que font les chevaliers ?

Le Trouvère : Je ne sais pas.

Ils attendent encore. Toujours rien.

La Princesse : Tu veux un chaste baiser en attendant ?

Le Trouvère : S'il te plaît, cesse de me parler, je ne suis pas un personnage de l'histoire. Je raconte, je ne suis pas là.

La Princesse : Je te vois pourtant.

Le Trouvère : (*en aparté*) Elle commence à me les briser...

La Nécromancienne apparaît.

La Nécromancienne : Alors Princesse Cassecouille, comment se passe ce charme ?

La Princesse : Ça va pas mal, je suis princesse. J'ai rencontré le Prince aux traits fins, il est dingue de moi. Il ne me reste plus qu'à l'aimer et puis zou, la prédiction sera accomplie.

La Nécromancienne : Tu as récupéré l'anneau de feu ton époux ?

La Princesse : Ne me parlez pas de mon défunt mari... le remords me prends, la culpabilité m'envahit.

La Nécromancienne : Il était pourtant très haïssable.

La Princesse : Bah oui... mais j'aime pas qu'il soit mort. J'aurais préféré qu'il devienne gentil est beau.

La Nécromancienne : Jamais contente. Passons. Alors, cette alliance, l'as-tu récupérée ?

La Princesse : Pas encore. J'ai promis un chaste baiser à qui me la ramènera, mais aucun chevalier n'a l'air de vouloir voler à mon secours.

La Nécromancienne : Un chaste baiser, cela ne suffira pas à faire remuer le popotin des chevaliers.

La Princesse : Je dois promettre autre chose ?

La Nécromancienne : Non. Tu sais il y a tellement de concours... concours de danse, concours de chant, concours de cuisine, concours d'agent immobilier, concours de qui à l'incroyable talent de beurrer des tartines avec sa glotte, tout le monde peut être prince cinq minutes, et une récompense ça ne veut plus rien dire. Non... il nous faut trouver un autre moyen de les attirer.

La Princesse : Ah oui ?

La Nécromancienne : Bah oui.

La Princesse : Vraiment ?

La Nécromancienne : Si je te le dis.

La Princesse : Un autre moyen ?

La Nécromancienne : (*fulminant*) Au fait, rappelles-moi comment tu t'appelles ?

La Princesse : La Princesse Cassecouille pourquoi ?

La Nécromancienne : (*ricanant*) Pour rien ma p'tite, pour rien.

La Princesse : Alors on fait quoi ?

La Nécromancienne : Pour attirer les chevaliers vers toi, il faut promettre une aventure d'un nouveau genre, quelque chose d'inédit, un parcours semé d'embûches et de périls terribles, du jamais vu, de l'héroïque, de l'homérique, de quoi faire un buzz de ouf !

La Princesse : De l'homérique ?

Tandis que la princesse essaye de se faire expliquer ce qu'elle ne comprend pas par la nécromancienne en sortant toutes deux, le Trouvère s'adresse au public.

Le Trouvère : C'est ainsi que fut lancée le concours de la Princesse Cassecouille, la plus épique course de l'histoire de la chevalerie. Suivant les conseils de la Nécromancienne, on fit savoir à l'ensemble de la chevalerie que sous la forme d'un anneau magique aux pouvoirs insensés, un trésor fabuleux se trouvait caché au fond d'un puit. On le décrivit comme le trésor le plus difficile à trouver, le plus impossible à obtenir, le plus tout et n'importe quoi. Et plus on raconta de fariboles, plus la rumeur enfla... les réseaux bruissaient de rumeurs, dans les sous-bois les oiseaux twittaient à qui mieux mieux. Et bientôt, dans tout le royaume on ne parla plus que d'une fabuleux anneau magique gardé par des harpies et un terrible dragon aux écailles d'acier trempé.

Scène 3

Le Trouvère, la Princesse Cassecouille, le Preux Paladin, le Chevalier crispé, le Vaillant petit trader.

Le Preux Paladin et le Chevalier crispé entrent en scène dans un sur-jeu ostentatoire. Le Vaillant petit trader arrive lui un peu plus tard, les mains dans les poches, d'un air débonnaire.

Le Trouvère : Quelques mois d'émoi et d'émoticones en tous genres s'écoulèrent ainsi, pendant lesquels de nombreux chevaliers se présentèrent à la Princesse Cassecouille pour obtenir d'elle la faveur de la servir.

Le Preux Paladin s'agenouille aux pieds de la Princesse et lui prend la main.

Le Preux Paladin : Princesse, je suis le Preux Paladin. J'ai cent quatorze dragons à mon actif, j'ai combattu les pires méchants seigneurs et réduit à néants les mages noirs les plus coriaces. *(il lui montre son téléphone)* Tout est sur ma story, jetez-y un œil et vous connaîtrez ma valeur.

La Princesse : Oh dites-donc ! Ça alors, qu'est-ce que vous êtes valeureux !

Le Trouvère : Au suivant !

Le Chevalier crispé s'agenouille à son tour.

Le Chevalier crispé : Gente Damoiselle, je suis le combattant possédant les armes les plus redoutables. De nombreux guerriers les utilisent, espérant égaler ma puissance, mais étant le seul à posséder l'art ultime de leur maniement, je reste de loin le plus redouté de tous les combattants. *(il sort aussi son téléphone)* Regardez sur ma chaîne les nombreux tutos où l'on me voit faire d'impressionnantes démonstrations.

La Princesse : Oh dites-donc ! Ça alors, qu'est-ce que vous êtes doué !

Le Trouvère : Au suivant !

Tous les regards se tournent vers le Vaillant petit trader qui se tourne les pouces dans un coin.

Le Trouvère : Eh bien à vous jeune homme ! Ne faites pas attendre la Princesse !

Le Vaillant petit trader : Moi ?

Le Paladin et le Chevalier : Non mais il est claqué au sol celui-là !

La Princesse : Quel genre de chevalier es-tu ?

Le Vaillant petit trader : Je ne suis qu'un modeste trader, qui assis dans un open space au ixième étage d'une tour fait valser les sous des banques d'un compte à l'autre pour leur créer de la valeur numérique.

Le Chevalier crispé : C'est cent pour cent moisi !

Le Preux Paladin : Tu n'as jamais combattu un ogre de ta vie j'en suis sûr !

La Princesse : Tu as combattu des ogres vaillant petit trader ?

Le Vaillant petit trader : Non... mais en boursicotant je suis capable de faire fermer des usines, de mettre de milliers de gens au chômage et de les réduire aux minimas

sociaux et à la misère. Je sais, ce n'est pas très spectaculaire, mais je me défends tout de même pour ce qui est de faire des dégâts.

La Princesse : Nous verrons bien. Le gagnant de ce concours sera assurément le plus brave, audacieux, intrépide et téméraire chevalier. Il aura mérité une page wikipédia et je le couvrirai de millions de followers.

Le Trouvère : Et c'est ainsi que les trois concurrents quittèrent la Princesse Cassecouille pour tenter leur chance face à l'aventure la plus dangereuse, terrible, redoutable, périlleuse, malsaine, sinistre et nocive qui ait jamais existé dans l'histoire des légendes.

Scène 4

Tous sauf la nécromancienne.

Le Trouvère s'adresse au Chœur du peuple.

Le Trouvère : Plusieurs années passèrent. Le Preux Paladin partageait des heures de contenus sur sa story, le Chevalier crispé publiait de nombreux vidéos sur sa chaîne, quant aux Vaillant petit trader, personne ne savait ce qu'il faisait et l'on se posait beaucoup de questions à son sujet.

Le Chœur du peuple : Ça ! Nous nous sommes passionnés pour cette quête époustouflante !

Le Trouvère : Le Preux Paladin fut le premier à se présenter à nouveau devant la Princesse Cassecouille.

Le Preux Paladin revient s'agenouiller aux pieds de la Princesse, et lui reprend la main.

Le Chœur : Aaahh ! Voilà le Preux Paladin !

La Princesse : Preux Paladin, me ramenez-vous l'anneau magique ?

Le Preux Paladin : Je dois confesser que non ma Princesse. J'ai bataillé comme un beau diable, déjoué force pièges, terrassé moult bêtes féroces et des nuées de monstres malfaisants, malheureusement je n'ai pu m'approcher du puit au fond duquel le trésor est enfoui.

La Princesse : C'est navrant. Comment cela se fait-il ?

Le Preux Paladin : Je ne suis pas parvenu à le localiser. Hélas, le concours porte sur la découverte d'un anneau extraordinaire caché au fond d'un puit sans dire de quel puit il s'agit. J'en ai fouillé quatre cent quatorze mille sept cent douze, sans jamais trouver le moindre anneau.

La Princesse : Vous abandonnez ?

Le Preux Paladin : J'y suis contraint. Même si le devoir de vous être agréable est le plus noble, je ne peux m'éloigner plus longtemps du Roi que je sers, et qui m'a rappelé à lui afin que je boute hors de son royaume les infâmes membres du royaume voisin qui ont lancé une OPA hostile sur ses richesses.

La Princesse : Tant pis... pour vous. Allez servir votre Roi puisque vous me le préférez.

Le Preux Paladin : C'est à regret Princesse.

La Princesse : Oui, c'est toujours ce qu'on dit.

Le Preux Paladin : Adieu Princesse Cassecouille.

Le Chœur du peuple : Le vote du public élimine le Preux Paladin stupide !

Le Preux Paladin sort, le Chevalier crispé vient à son tour s'agenouiller auprès de la Princesse.

Le Trouvère : Puis ce fut au tour du Chevalier crispé de se présenter devant la Princesse.

Le Chœur : Très bien, on va voir ce qu'on va voir.

La Princesse : Chevalier crispé, me ramenez-vous l'anneau magique ?

Le Chevalier crispé : La mort dans l'âme, je suis dans l'obligation de vous avouer que c'est Gros-Jean comme devant que je m'en reviens en votre contrée riche et giboyeuse. Ayant interrogé un sorcier divinatoire, je suis parvenu à savoir au fond de quel puit gît l'anneau. Je me suis rendu sur place... mais je n'ai là-bas trouvé nul dragon aux écailles d'acier, nulle harpie, nulle créature démoniaque contre lesquelles la puissance de mes armes est d'une quelconque utilité.

La Princesse : Qu'avez-vous fait alors ?

Le Chevalier crispé : J'ai compris qu'il fallait juste descendre dans le puits, malheureusement je suis sujet au vertige.

La Princesse : Voyez-vous ça !

Le Chevalier crispé : Combattre des démons ne me pose nul problème, mais m'élever de quelques centimètres, ne serait-ce que sur une escabelle, m'est une impossibilité définitive. J'ai pris des remèdes, j'ai consulté les magiciens, les médecins, les allopathes, personne n'a pu résoudre mon problème. J'ai quand même fait plusieurs centaines de tentatives. Mais dès que je me penchais par-dessus la margelle du puit pour y descendre et récupérer l'anneau magique, mon cœur se soulevait dans ma poitrine, la tête me tournait, les jambes me manquaient et je faisais pipi dans mon armure.

La Princesse : Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? C'est affligeant !

Le Chevalier crispé : Ma renommée sera maintenant celle d'un couard que le vertige rend faible. Je dois renoncer à la chevalerie.

Le Chœur du peuple : Le Chevalier crispé quitte l'aventure en huitième semaine !

Le Chevalier crispé sort, le Vaillant petit trader entre.

Le Chœur : Et c'est au tour du Vaillant petit trader !

La Princesse : Vaillant petit trader, me ramenez-vous l'anneau magique ?

Le Vaillant petit trader : Nullement Princesse.

La Princesse : Vous ne l'avez-vous pas trouvé ?

Le Vaillant petit trader : Ce n'est pas ça.

La Princesse : Avez-vous échoué dans vos tentatives pour le récupérer ?

Le Vaillant petit trader : Que nenni.

La Princesse : Eh bien alors, qu'est-ce que vous avez bricolé ?

Le Vaillant petit trader : Je me suis renseigné.

La Princesse : Pardon ?

Le Vaillant petit trader : Je vous ai gogolisé, j'ai traîné sur les réseaux, j'ai rassemblé toutes les informations que j'ai pu trouver sur vous.

La Princesse : Dans quel but ? Quel rapport avec le concours ?

Le Vaillant petit trader : Disons que je me méfie, tout simplement.

La Princesse : Vous avez zoné sur internet et puis c'est tout ? C'est une piètre aventure.

Le Vaillant petit trader : Heureusement quand même que je ne pars pas à la guerre sans vérifier pour qui je me bat. Vous étiez une honnête femme, mais je me suis rendu compte que depuis que vous êtes Princesse, vous êtes devenue une sacrée emmerdeuse, jamais contente, hyper saoulante, complètement mytho, tout le temps à médire, à faire sa relou, sa petite miss nunuche, gnagnagna à faire des selfies à longueur de temps. Et ça, ça m'a évité de galérer à aller récupérer au fond d'un puit une alliance coincée sur l'annulaire du squelette d'un vieux connard misogyne, tout ça pour les beaux yeux d'une greluce insupportable.

La Princesse : Pauvre de moi, je suis condamnée à rester prisonnière d'un charme néfaste sans que jamais l'on vienne me délivrer, je suis irrémédiablement destinée à être aimée par un Prince aux traits fins sans pouvoir lui vouer l'amour sans faille qu'il mérite en retour.

Le Vaillant petit trader : Et elle va se plaindre en plus ! C'est pas la Princesse Cassecouille pour de faux celle-là !

Le Chœur : Oh bah ! Comment il l'a jeté !

Il sort.

Le Trouvère : C'est ainsi que le Vaillant petit trader entra dans la légende, et qu'il est maintenant connu comme celui qui démontra à jamais qu'il ne faut surtout pas se mettre la rate au court-bouillon pour répondre aux caprices des gens pénibles, fussent-ils Princes de Cassecouille, Barons de Briseburne ou Roi des Casse-noisettes.

Le Chœur : Ouais ! Ouais ! Hourrah la morale ! Vive les valeurs et les beaux principes !

Rideau.

Les Malheurs du Malin

3 comédien(ne)s :

Le Narrateur

Le Diable

Un(e) larron(e) pour faire tous les autres rôles.

Scène 1

Le Narrateur : Voici pour le plaisir de vos esgourdes le fabliau dit des Malheurs du Malin, qui narre comment Satan un beau jour crut avoir perdu ses facultés malfaisantes.

Le Diable pantomime un déplacement pédestre et gai.

Le Narrateur : Messire le Diable, de bon matin s'en allait prestement à travers les enfers. Sourire pernicieux aux lèvres, il se dirigeait vers le monde sans présumer des misères qui s'apprêtaient à lui flétrir l'existence.

Le Diable : Quelle belle journée s'annonce ! L'air sent le soufre, l'urée, et mes narines se délectent de ce parfum fumé d'aisselle touffue !

Le Narrateur : Sorti des flammes qui chauffent son royaume, le cornu avançait à grands pas, décidé à trouver au plus tôt un être à pervertir, une âme à voler ou un ange à déchoir.

Le Diable : Je me sens en veine ! Je pressens qu'aujourd'hui, rien moins qu'une vierge angélique tombera dans mon escarcelle. Je vois déjà se racornir son visage, son nez partir en croche et les verrues lui pousser aux doigts.

Le troisième personnage entre, affublé d'une perruque blonde.

Le Narrateur : Le destin, répondant à son appel, ficha une pom-pom girl sur son chemin.

Le Diable : (*accostant la pom-pom girl*) Je te salue pudique damoiselle !

La Pom-pom : Salut.

Le Diable : Dis-moi jolie luronne, es-tu déniaisée ?

La Pom-pom : De quoi ?

Le Diable : Je voudrais savoir si tu as vu le loup.

La Pom-pom : Qu'est-ce qu'il me veut c'te blaireau là ?!

Le Narrateur : Le diable, ne désarmant point malgré le dédain de la donzelle, lui fit savoir quelles intentions l'animaient.

Le diable sort une quéquette turgescence de taille formidable.

Le Diable : Mignonne, sais-tu quel est cet instrument-là ?

Le Narrateur : Le Diable pensait impressionner, et utiliser la surprise de la naïve pour l'embobiner.

La Pom-pom : Bah c'est une grosse teub'.

Le Narrateur : À ces mots Lucifer se trouva déconfit ! Vaille que vaille il entreprit cependant la donzelle, soufflant sous son jupon, brandissant son phallus de plus belle. À la grande surprise de notre ange noir, non-contente d'admirer l'offrande à ses yeux érigée, la pom-pom girl s'avéra avoir une connaissance encyclopédique des coutumes relevant des préliminaires à l'acte d'amour.

La Pom-pom girl prend le chibre au diable, et le manie comme un twirling bâton. Le diable, amusé d'abord, est finalement outré que l'on joue avec son sexe. Il le lui reprend.

Le Diable : *(au public)* La gueuse est tout sauf innocente... Tant pis ! Si je ne peux pervertir cette drôlesse, je peux au moins tirer profit de son absence de pudeur. J'exploiterai son corps et condamnerai son âme à ma grillade éternelle.

Le Narrateur : Sûr de lui, le Malin lui fit subir l'outrage de son dard, s'adressant ce faisant à sa victime en termes choisis.

Le Diable agite le chibre avec ardeur sur la Pom-pom girl, qui le laisse faire avec stoïcisme.

Le Diable : Écoute femelle, sache que si tu ne livres point tes appâts pour mon profit, je te violenterai chaque jour à nouveau. Mon braquemart monumental fera surgir la foudre en tes entrailles si tu ne te soumetts.

Le Diable continue son manège. Au bout d'un moment il cesse, rebuté de trop de stoïcisme.

La Pom-pom : T'as fini ?

Le Diable : Bah... Écoute femelle, sache que si tu ne livres point tes appâts pour mon profit, je...

La Pom-pom : *(l'interrompant)* Désolé mon gars, j'veux pas d'lézards moi. Je sais pas de quel gang tu viens, mais je taf' déjà pour les roumains.

Le Diable : Mais ! En voilà une délurée ! Que me chantes-tu là ? Tu vas forniquer pour mon compte !

La Pom-pom : Non.

Le Diable : N'as-tu pas peur de la sanction éternelle dont je suis le symbole ? De la souffrance permanente qui t'es promise si tu ne me cèdes ? Je suis le Diable tout de même ! Le Mal incarné ! L'apôtre de la douleur !

La Pom-pom : Bon assez bavardé, tu me dois cent sac mec.

Le Diable : Plaît-il ?

La Pom-pom : D'où tu sors, tu crois qu'on me saute à l'œil ? T'as secoué ta bite, tu raques.

Le Diable : Je saisis... Fille de mauvaise vie, tu pratiques déjà les relations tarifées ? Ah ah... alors tu es démons et m'appartiens ! Le mal est en toi... juste je ne m'en étais pas rendu compte. Et toi non plus ! Tant pis pour moi, mais c'est bien... Qu'il en soit ainsi, allez... passe ton chemin !

La Pom-pom : Démons mon cul ! Je fais pas ça par vice. Quand j'aurai fini de rembourser le crédit que j'ai dû prendre pour intégrer une école supérieure de mes deux, je me range des voitures et me consacre au grand amour.

Le Diable : Que nenni, ça ce n'est point possible : si tu es démoniaque, tu ne peux redevenir angélique.

La Pom-pom : J'vais m'gêner !

Le Diable : Tu es à moi !

La Pom-pom : Qu'est-ce qu'ils ont tous à vouloir posséder de l'amour ?

Le Diable : Je serai toujours derrière toi pour faire échouer tes tentatives de retour en grâce. Ta perversion est irréversible !

La Pom-pom : Non.

Le Diable : Si.

La Pom-pom : Non.

Le Diable : Si.

La Pom-pom : Non.

Le Diable : Si.

Ils continuent leur duel ridicule en arrière-plan quelques instants pendant que le narrateur reprend la parole. Le Diable finit par s'énerver tant et tant que la Pom-pom girl lui met un coup de pied dans les roustons avant de s'en aller.

Le Narrateur : Leur dialectique fut longue et argumentée. Finalement, heurté par la détermination de la ribaude, et décidé à ne pas perdre son temps, le Diable la condamna à la souffrance éternelle, ce qui la laissa très indifférente.

Le Diable : Ah la garce ! Que pour toujours soient damnées les femelles ! Quoique certaines arborent des airs célestes, elles sont harpies, toutes sans exception !

Le Narrateur : Satan souffla sur ses roubignolles un remède magique pour leur redonner lustre et prestance, puis il s'en fut, ragaillard, au-devant d'une nouvelle rencontre. Il chemina peu de temps avant que le Destin ne l'asticote à nouveau. Bientôt, aux abords d'un sous-bois, il vit un homme qui maniait la hache.

Scène 2

Le Diable : Par les cornes de tous les satyres, j'aperçois par ici un honnête bucheron dont la mine me plait. J'imagine aisément quel faciès il aura quand les canines lui auront poussées et que sous ses paupières sombres brilleront des pupilles injectées de sang !

Le troisième personnage revient, avec une chemise de bucheron à carreaux et un bonnet de laine. À l'aide d'une hache pleine de sang, il découpe des membres humains sur un billot.

Le Narrateur : Le Diable fonça sur le paisible bûcheron et, hardi, s'empressa de le débaucher.

Le Diable : Dis-moi l'homme, combien te rapporte ce travail harassant ? Une misère... Je le devine aisément aux chicots sur tes dents cariées, je le lis sur tes pommettes saillantes. Que dirais-tu d'avoir en lieu et place de cette hache merdique un outil ensorcelé qui te permettrait de couper stère sur stères sans le moindre effort ?

Le narrateur apporte une tronçonneuse au diable, qui la présente au bûcheron.

Le Bûcheron : Dégage de là !

Le Diable : Regarde cet engin, nul besoin de le brandir et de t'user les biceps : tu le mets en marche et il débite en bûches les branches les plus fermes.

Le Bucheron : Dégages bordel ! Lâche-moi !

Le Diable : Ne te serait-ce pas un grand avantage ?

Le Bucheron : Attends, fais voir. (*il regarde la tronçonneuse*) Eh, mais, ça a l'air d'enfer ton truc.

Le Diable : Tu ne crois pas si bien dire.

Le Bucheron : OK. Combien ?

Le Diable : Il sera à toi pour rien dans un instant, (*il lui présente un papier*) tu n'as qu'à signer ce pacte.

Le Bucheron : C'est quoi ? La carte du magasin ? Un crédit revolving ?

Le Diable : C'est une alliance par laquelle tu promets qu'en échange des facilités que j'apporterai dans ton existence, ton âme sera mienne à jamais.

Le Bucheron : Une carte de fidélité, ça marche. Je signe où ?

Le Diable : Mais... Tu n'hésites même pas ? Cela ne t'effraye pas ?

Le Bucheron : Pourquoi j'aurais peur ? J'en ai déjà plein de ces merdes.

Le Diable : Tout de même ! La damnation éternelle... tu devrais frémir ! Je suis surpris que tu renonces au Paradis sans sourciller, que la perspective de devenir un suppôt de Satan ne te fasse ni chaud ni froid.

Le Bucheron : Je m'en cogne !

Le Diable : Tu es sincèrement décidé à t'inscrire dans mon sillage ? Sans hésiter tu es prêt à faire souffrir les humains, à les corrompre, à les dépraver sans vergogne ?

Le Bucheron : Si c'est ça, aucun problème. C'est déjà ce que je fais d'ailleurs. Je suis passeur, j'escroque les pauvres migrants qui fuient la dictature sanguinaire de l'autre côté de cette montagne. Je prends tout leur flouze pour leur faire traverser la forêt, sauf que je les bute en route puis je les découpe et je disperse leurs membres pour pas qu'on puisse reconstituer les cadavres.

Le Diable : Par les flammes du bûcher, est-ce vrai ?

Le Bucheron : (*montrant le membre qu'il découpait*) Bah regarde tiens !

Le Diable : Tu accomplis toutes ces misérables œuvres sans que j'en sois au courant ?

Le Narrateur : Voyant un deuxième démon d'affilée dont il ignorait l'existence, le Diable se demanda s'il n'était pas en train de cauchemarder.

Le Bucheron : Bon, casses-toi maintenant, on va attirer l'attention, faut que je sois discret moi.

Le Diable : Oui... ce doit être un cauchemar ou quelque chose de ce genre

Le Narrateur : Le Diable, estomaqué, avait forte envie de passer son chemin. Toutefois, il était gêné de ne pas en rabattre au très méchant bûcheron.

Le Diable : (*il tend la tronçonneuse au bucheron*) Je suis bon prince, puisque tu fais œuvre méphistophélique, prends l'outil ensorcelé, il te facilitera la tâche.

Le Bucheron : Merci, c'est cool. (*il prend la tronçonneuse, la regarde et la rends au diable*) Attends, c'est une électrique... qu'est-ce que tu veux que j'en foute en pleine forêt ?!

Le Narrateur : Mais le Diable avait déjà tourné les talons et le bucheron garda sur les bras le bien inutile artefact que lui avait fourni l'archange du Mal.

Le Bucheron sort avec la tronçonneuse.

Scène 3

Le Diable : Quelle drôle de sale journée de putain de merde de vie à la con !

Le Narrateur : Le diable était stupéfait de ces deux rencontres consécutives.

Le Diable : Oui... Et même fâché ! Outré ! Qu'est-ce à dire que cette coïncidence ?! Qui a l'impudence de m'envoyer un maléfice ?! Enfin c'est impossible, qui voudrait ensorceler le Diable ?! Qui pourrait être plus pervers que je ne le suis ?!

Le Narrateur : Le diable étant dans les détails, après cette question il ne lui fallut pas plus que le temps de dire ouf pour en venir à douter de lui-même.

Le Diable : Et si je n'étais plus le diable ? Si l'on m'avait détrôné ? Le monde a peut-être changé depuis hier ? J'ai tellement voulu le détruire que j'y suis peut-être parvenu sans m'en rendre compte ? Aurais-je réussi à tuer Dieu et à me supprimer moi-même par effet miroir ?

Le Narrateur : Cela faisait beaucoup d'interrogations pour sa pauvre cervelle diabolique, accoutumée à agir spontanément selon son désir. Notre ami Satan décida de s'en remettre à l'avis d'un confrère. Il alla frapper à la porte de l'Archevêque.

Le troisième personnage revient vaguement déguisé, la clope au bec, avec une perruque chauve, un chapeau pointu et une robe de chambre.

Le Diable : Mon père...

L'Archevêque : Alors l'ami, on vient à confesse ?

Le Diable : Ne prononcez pas ce mot devant moi ! Chaque fois que je l'entends une petite voix me répète : « il s'agit d'un des mots dont chacune des syllabes veut dire quelque chose ». C'est plus fort que moi, je me gausse de tous les croyants qui s'en remettent à ces fondements en espérant s'absoudre.

Le Narrateur : Le religieux n'était pas bégueule, il ne prit point la mouche après cette saillie impie.

L'Archevêque : Quelle que soit leur provenance, les paroles sincères sont toutes bonnes à entendre. Parlez sans crainte, je vous écoute.

Le Diable : C'est terrible, je doute mon Père.

L'Archevêque : De quoi doutez-vous mon fils ?

Le Diable : De moi-même...

L'Archevêque : Sauriez-vous qui vous êtes ?

Le Diable : Eh ! Bien sûr ! Je suis le Diable !

L'Archevêque : Le Diable ?

Le Diable : Satan quoi ! Lucifer ! Belzébuth ! Méphistophélès ! Enfin sous le nom que vous voulez, je suis le représentant des enfers, le roi de la cruauté et de la malveillance. Celui qui terrorise les hommes, qui incarne l'effroi !

L'Archevêque : Ah... mon pauvre ami...

Le Narrateur : Le religieux ne renonçait pas à sa bonhomie. Les flammèches de l'énerverement titillaient les nerfs du Malin.

Le Diable : Ça suffit ! Je ne cherche pas à ce qu'on me plaigne ! Je veux comprendre !

L'Archevêque : Comprendre ? Noble espérance. Comprendre quoi ?

Le Diable : Mais qu'est-ce que c'est que ce qu'est-ce que ce qu'est que cette journée-là ! Pourquoi les humains sont démoniaques, abominables, atroces, et ça sans que je m'en mêle ?

L'Archevêque : Le sont-ils ? Vraiment ?

Le Narrateur : Le Diable raconta alors par le menu à l'Archevêque les mésaventures qui lui étaient advenues depuis le matin.

Le Diable et le moine gesticulent en arrière-plan.

Le Narrateur : Il fit part de la perplexité infinie dans laquelle ces déboires l'avaient plongé. Il ouvrit son cœur à l'Archevêque, lui révélant combien l'avaient brimé la vision de deux créatures humaines plus acquises à la vilainie que lui-même.

Le diable : (*à l'Archevêque en arrière-plan*) Et alors là, la meuf' je découvre qu'elle tapine déjà cette pute !

L'Archevêque : (*même jeu*) La salope !

Le Narrateur : Il épancha son désarroi auprès de l'Homme de foi, dont le discernement était inspiré par l'esprit divin.

Le diable : (*même jeu*) Le fumier de sa race, il était en train de découper un mec en bouts !

L'Archevêque : (*même jeu*) Quel petit enulé !

Le Narrateur : Heureusement, la sagacité de l'Archevêque était à la hauteur de sa réputation, et il sut trouver les mots pour apaiser le pauvre Diable, ravagé d'avoir perdu sa malsaine influence.

L'Archevêque : Écoutez mon fils, il est naturel de ne pas contrôler les pulsions des autres, encore moins leurs actes. Prenez exemple sur moi : je prêche sans cesse la bonté d'âme, mais je ne la fournis pas. Chacun doit faire son chemin. Vous pouvez inspirer le mal, amadouer, séduire, insinuer... mais ne pouvez commettre les pêchés à la place des gens. Nul ne peut tout contrôler.

Le Diable : C'est que je souffre de cette impuissance !

L'Archevêque : Cette douleur n'est pas légitime. Vous n'êtes responsable que de vos propres agissements. Il n'y a que ce que vous faites par vous-même qui peut vous contenter, il n'y a que vos actes qui modifieront l'état de votre conscience.

Le Diable : J'entrevois la lumière mon père... Je touche du doigt la Vérité. Dieu que cette leçon m'est profitable !

L'Archevêque : N'est-ce pas ?

Pendant la prochaine réplique, le Diable remercie chaleureusement l'Archevêque, lui donne une bourrade, le taquine, commence à se poiler à l'emmerder, à le frapper, puis finalement l'égorge.

Le Narrateur : Le Diable avait compris qu'il devait profiter de ce que le Destin mettait sur son chemin plutôt que de chercher un sens à son existence. Il avait compris que ses interactions avec le monde étaient plus simples qu'il ne le croyait, qu'il n'était redevable de rien à personne. Suite à ses déboires le Malin avait trouvé sa vérité : le fait de prendre son plaisir à voir le mal se faire, ou à le faire par lui-même, suffisait à garantir son identité diabolique.

Le Diable : Quelle belle journée ! L'air sent la chair et mes narines se délectent de cet âcre parfum d'humanité !

Rideau.

HÉLOÏSE ET ABÉLARD

1. HISTOIRE DES MALHEURS D'ABÉLARD

Lettre adressée à un ami (extraits)

Je suis originaire d'un bourg situé à l'entrée de la Bretagne, à huit milles environ de Nantes, vers l'est, et appelé le Palais. Si je dois à la vertu du sol natal ou au sang qui coule dans mes veines la légèreté de mon caractère, je reçus en même temps de la nature une grande facilité pour la science. Mon père, avant de ceindre le baudrier du soldat, avait reçu quelque teinture des lettres ; et plus tard, il s'éprit pour elles d'une telle passion, qu'il voulut faire donner à tous ses fils une éducation littéraire, avant de les former au métier des armes. Et ainsi fut-il réalisé. J'étais son premier-né ; plus je lui étais cher, plus il s'occupa de mon instruction. De mon côté, plus j'avais avec rapidité dans l'étude, plus je m'y attachais avec ardeur, et tel fut bientôt le charme qu'elle exerça sur mon esprit, que, renonçant à l'éclat de la gloire militaire, à ma part d'héritage, à mes privilèges de droit d'aînesse, j'abandonnai définitivement la cour de Mars pour me réfugier dans le sein de Minerve. Préférant entre tous les enseignements de la philosophie la dialectique et son arsenal, j'échangeai les armes de la guerre contre celles de la logique et sacrifiai les triomphes des batailles aux assauts de la discussion. Je me mis à parcourir les provinces, allant partout où j'entendais dire que cet art était en honneur.

J'arrivai enfin à Paris, où depuis longtemps la dialectique était particulièrement florissante, auprès de Guillaume de Champeaux, considéré, à juste titre, comme le premier des maîtres dans ce genre d'enseignement, et je séjournai quelque temps à son école. Guillaume, avait reçu les leçons d'Anselme de Laon, le maître le plus autorisé de ce temps. J'allai donc entendre ce vieillard. C'était à la routine plutôt qu'à l'intelligence et à la mémoire qu'il devait sa réputation. Allait-on frapper à sa porte et le consulter sur quelque difficulté, on remportait plus de doutes qu'on n'en avait apportés. Admirable aux yeux d'un auditoire, dans une entrevue de consultation il était nul. Le feu qu'il allumait remplissait la maison de fumée et n'éclairait point. C'était un arbre tout en feuilles qui, de loin, présentait un aspect imposant : de près, et quand on l'examinait avec attention, on trouvait un bois stérile.

La chose reconnue, je ne demeurai pas longtemps oisif sous son ombre. Je revins donc peu après à Paris ; je montai dans la chaire qui m'était depuis longtemps destinée : je l'occupai tranquillement pendant quelques années. Mes leçons furent bien accueillies. L'enthousiasme multipliait le nombre des auditeurs de mes cours. Mais la prospérité enfla toujours les sots ; la sécurité de ce monde énerve la vigueur de l'âme et la brise aisément par les attraites de la chair. Me croyant désormais le seul philosophe sur terre, ne voyant plus d'attaques à redouter, je commençai, moi qui avais toujours vécu dans la plus grande continence, à lâcher la bride à mes passions ; et plus j'avais dans la voie de la philosophie et de la théologie, puis je m'éloignais, par l'impureté de ma vie, des philosophes et des saints. J'étais dévoré par la fièvre de l'orgueil et de la luxure.

La préparation laborieuse de mes leçons ne me permettait guère de fréquenter la société des femmes de noble naissance ; j'étais aussi presque sans relations avec celles de la bourgeoisie. Mais la fortune me caressant, comme on dit, pour me trahir, trouva un moyen plus facile pour me précipiter du faite de ces grandeurs, et ramener, par l'humiliation, au sentiment du devoir envers Dieu le cœur superbe qui avait méconnu les bienfaits de sa grâce.

Il existait à Paris une jeune fille, nommée Héloïse. Elle était nièce d'un chanoine appelé Fulbert, lequel, par tendresse, n'avait rien négligé pour pousser l'éducation de sa pupille. Physiquement, elle n'était pas mal ; par l'étendue du savoir, elle était des plus distinguées. La voyant donc parée de toutes les séductions, je pensai à entrer en rapport avec elle, et je m'assurai que rien ne serait plus facile que de réussir. J'avais une telle réputation, une telle grâce de jeunesse et de beauté, que je croyais n'avoir aucun refus à craindre, quelle que fût la femme que j'honorasse de mon amour.

Tout enflammé de passion, je cherchai donc l'occasion de nouer des rapports intimes et journaliers qui familiariseraient cette jeune fille avec moi et l'amèneraient plus aisément à céder. Pour y arriver, j'entrai en relation avec son oncle Fulbert et l'engageait à me prendre dans sa maison, qui était très-voisine de mon école, moyennant une pension dont il fixerait le prix. J'alléguais pour motif que les soins d'un ménage nuisaient à mes études et m'étaient trop onéreux. Fulbert aimait l'argent. Ajoutez qu'il était jaloux de faciliter à sa nièce tous les moyens de progrès dans la carrière des belles-lettres. En flattant ces deux passions, j'obtins sans peine son consentement, et j'arrivai à ce que je souhaitais. Répondant même à mes vœux au-delà de toute espérance, et servant lui-même mon amour, il confia Héloïse à ma direction pleine et entière. J'admirais sa naïveté, et ne pouvais revenir de mon étonnement : confier ainsi une tendre brebis à un loup affamé ! Deux choses écartaient de l'esprit de Fulbert tout soupçon injurieux : la tendresse filiale de sa nièce, et ma réputation de continence.

Bref, nous fûmes d'abord réunis par le même toit, puis par le cœur. Sous prétexte d'étudier, nous étions tout entiers à l'amour ; ces mystérieux entretiens, que l'amour appelait de ses vœux, les leçons nous en ménageait l'occasion. Les livres étaient ouverts, mais il se mêlait, dans les leçons plus de paroles d'amour que de philosophie, plus de baisers que d'explications ; mes mains revenaient plus souvent à son sein qu'à nos livres ; l'amour se réfléchissait dans nos yeux plus souvent que la lecture ne les dirigeait sur les textes. Que vous dirais-je ? dans notre ardeur, nous avons traversé toutes les phases de l'amour ; tout ce que la passion peut imaginer de raffinement, nous l'avons épuisé. Plus ces joies étaient nouvelles pour nous, plus nous les prolongions avec délice.

Cependant, à mesure que la passion du plaisir m'envahissait, je pensais de moins en moins à l'étude et à mon école. Je ne faisais plus mes leçons qu'avec indifférence et tiédeur ; je ne faisais guère que répéter mes anciennes leçons. Quelles furent la tristesse, la douleur, les plaintes de mes disciples, quand ils s'aperçurent de la préoccupation, que dis-je ? du trouble de mon esprit ; on peut à peine s'en faire une idée.

Une chose aussi visible ne pouvait guère échapper qu'à celui dont l'honneur y était particulièrement intéressé, je veux dire à l'oncle d'Héloïse. On avait essayé de lui donner des inquiétudes ; il n'y pouvait ajouter foi, d'abord, ainsi que je l'ai dit, à cause de l'affection sans bornes qu'il avait pour sa nièce, ensuite à cause de ma réputation de continence. On ne croit pas aisément à l'infamie de ceux qu'on aime, et, dans un cœur rempli d'une tendresse profonde, il n'y a point place pour les souillures du soupçon.

Mais ce qu'on apprend après les autres, on finit toujours par l'apprendre, et ce qui est connu de tous ne peut rester caché à un seul. Ce fut ce qui, après quelques mois, nous arriva.

Quel déchirement pour l'oncle à cette découverte ! Quelle douleur pour les amants, contraints de se séparer ! Quelle honte, quelle confusion pour moi ! De quel cœur brisé je déplorais l'affliction de la pauvre enfant ! et quels flots de désespoir souleva dans son âme la pensée de mon propre déshonneur ! Héloïse et moi, chacun gémissait, non sur notre propre sort, mais sur le sort de l'autre. Mais la séparation des corps ne faisait que resserrer l'étreinte des cœurs ; privé de toute satisfaction, notre amour s'enflammait. Peu après, Héloïse sentit qu'elle était mère, et elle me l'écrivit avec des transports d'allégresse, me consultant sur ce qu'elle devait faire. Une nuit, pendant l'absence de Fulbert, je l'enlevai furtivement, ainsi que nous en étions convenus, et je la fis immédiatement passer en Bretagne, où elle resta chez ma sœur jusqu'au jour où elle donna naissance à un fils qu'elle nomma Astrolabe.

Cette fuite rendit Fulbert comme fou ; il faut avoir été témoin de la violence de sa douleur, des abattements de sa confusion, pour en concevoir une idée. Que faire contre moi ? Quelles embûches me tendre ? Il ne le savait. Me tuer, me mutiler ? Avant tout, il craignait d'appeler les repréailles des miens, en Bretagne, sur sa nièce chérie. Enfin touché de compassion pour l'excès de sa douleur et m'accusant moi-même du vol que lui avait fait mon amour, comme de la dernière des trahisons, j'allai le trouver ; je le suppliai, je lui promis toutes les réparations qu'il lui plairait d'exiger ; je protestai que ce que j'avais fait ne surprendra aucun de ceux qui avaient éprouvé la violence de l'amour et qui savaient dans quels abîmes, depuis la naissance du monde, les femmes avaient précipité les plus grands hommes. Pour mieux l'apaiser encore, je lui offris une satisfaction qui dépassait tout ce qu'il avait pu espérer : je lui proposais d'épouser celle que j'avais séduite. Il accepta, il m'engagea sa parole et celle de ses amis, et scella de ses baisers la réconciliation que je sollicitais. C'était pour me mieux trahir.

J'allai aussitôt en Bretagne, afin d'en ramener mon amante et d'en faire ma femme. Mais elle n'approuvait pas le parti que j'avais pris : bien plus, elle me détourna de le suivre pour deux raisons : le péril d'abord, puis le déshonneur auquel j'allais m'exposer. Elle jurait qu'aucune satisfaction n'apaiserait son oncle ; et l'événement le prouva. Elle demandait quelle gloire elle pouvait tirer d'un mariage qui ruinerait ma gloire, et la dégraderait, elle comme moi. Combien ne serait-il pas inconvenant et déplorable de voir un homme, que la nature avait créé pour le monde entier, asservi à une femme, et courbé sous un joug honteux ! Elle repoussait donc énergiquement cette union comme un déshonneur et comme une charge pour moi. Enfin, parlant en son nom, elle me représentait combien il serait dangereux pour moi de la ramener à Paris, combien le titre d'amante, plus honorable pour moi, lui serait, à elle, plus cher que celui d'épouse, à elle qui voulait me conserver par le charme de la tendresse, non m'enchaîner par les liens du mariage ; elle ajoutait que nos séparations momentanées rendraient les rapprochements d'autant plus doux qu'ils seraient plus rares. Puis voyant que ces efforts pour me dissuader venaient échouer contre ma folie, et n'osant me heurter de front, elle termina ainsi à travers les sanglots et les larmes : « C'est la seule chose qui nous reste à faire, si nous voulons achever de nous perdre tous les deux, et nous préparer un chagrin égal à notre amour. »

Nous recommandons donc à ma sœur notre jeune enfant, et nous revenons secrètement à Paris. Quelques jours plus tard, après avoir passé une nuit à célébrer vigiles

dans une église, à l'aube du matin, en présence de l'oncle d'Héloïse et de plusieurs de ses amis et des nôtres, nous reçûmes la bénédiction nuptiale. Puis nous nous retirâmes secrètement chacun de notre côté, et dès lors nous ne nous vîmes plus qu'à de rares intervalles et furtivement, afin de tenir le mieux qu'il serait possible notre union cachée.

Mais Fulbert et les siens, pour se venger de l'affront qu'ils avaient reçu, se mirent à divulguer le mariage et à violer envers moi la foi jurée. Héloïse protestait hautement du contraire, et jurait que rien n'était plus faux. Fulbert, exaspéré, l'accablait de mauvais traitements. Informé de cette situation, je l'envoyai à une abbaye de nonnes d'Argenteuil, où elle avait été élevée et instruite dans sa première jeunesse. À cette nouvelle, son oncle et ses parents ou alliés pensèrent que je m'étais joué d'eux et que j'avais mis Héloïse au couvent pour m'en débarrasser. Outrés d'indignation, ils s'entendirent, et une nuit, pendant que je reposais chez moi, dans une chambre retirée, un de mes serviteurs, corrompu à prix d'or, les ayant introduits, ils me firent subir la plus barbare et la plus honteuse des vengeances, vengeance que le monde entier apprit avec stupéfaction : ils me tranchèrent les parties du corps avec lesquelles j'avais commis ce dont ils se plaignaient, puis ils prirent la fuite. Deux d'entre eux qu'on put arrêter furent privés de la vue et des organes de la génération. L'un d'eux était le serviteur particulièrement attaché à ma personne, que la cupidité avait poussé à la trahison.

Le matin venu, la ville entière était rassemblée autour de ma maison. Dire l'étonnement, la stupeur générale, les lamentations, les cris, les gémissements dont on me fatiguait serait chose impossible. Les clercs surtout, et plus particulièrement mes disciples, me martyrisaient par leurs gémissements intolérables. Je souffrais de leur compassion plus que de ma blessure ; je sentais ma honte plus que ma mutilation ; j'étais plus accablé par la confusion que par la douleur. Mille pensées se présentaient à mon esprit. De quelle gloire je jouissais encore tout à l'heure ; avec quelle facilité elle avait été, en un moment, abaissée, détruite ! Combien était juste le jugement de Dieu qui me frappât dans la partie de mon corps qui avait péché ! Combien étaient légitimes les représailles de Fulbert qui m'avait rendu trahison pour trahison ! Quel triomphe pour mes ennemis, de voir ainsi le châtement égalé à la faute ! Quelle peine inconsolable le coup qui me frappait porterait dans l'âme de mes parents et de mes amis !

Ce qui contribuait encore à m'attonner, c'était la pensée que, selon la lettre meurtrière de la loi, les eunuques sont en telle abomination devant Dieu, que les hommes réduits à cet état par l'amputation ou le froissement des parties viriles sont repoussés du seuil de l'Église comme fétides et immondes. Dans cet état d'abattement et de confusion, ce fut, je l'avoue, un sentiment de honte plutôt que la vocation qui me fit chercher l'ombre d'un cloître.

Héloïse, suivant mes ordres avec une entière abnégation, avait déjà pris le voile et était entrée dans un monastère. Nous revêtîmes donc tous deux en même temps l'habit religieux, moi dans l'abbaye de Saint-Denis, elle, dans le couvent d'Argenteuil. On voulait, je m'en souviens, soustraire sa jeunesse au joug de la règle monastique, comme à un insupportable supplice, on s'apitoyait sur son sort ; elle ne répondit qu'en laissant échapper à travers les pleurs et les sanglots, la plainte de Cornélie : « O noble époux, si peu fait pour un tel hymen ! Ma fortune avait-elle donc ce droit sur une tête si haute ? Criminelle que je suis, devais-je t'épouser pour causer ton malheur ! Reçois en expiation ce châtement au-devant duquel je veux aller. » C'est en prononçant ces mots qu'elle

marcha vers l'autel, reçut des mains de l'évêque le voile béni et prononça publiquement le serment de la profession monastique.

Encouragés par ces enseignements et par ces exemples, sachons donc supporter les épreuves avec d'autant plus de confiance qu'elles sont plus injustes. Si elles ne servent pas à nos mérites, elles contribuent du moins, n'en doutons pas, à quelque expiation. Que chaque fidèle, au moment de l'épreuve, se console par la pensée qu'il n'est rien que la souveraine bonté de Dieu laisse accomplir en dehors de l'ordre providentiel, et que tout ce qui arrive contrairement à cet ordre, il se charge lui-même de le ramener à bonne fin. Voilà pourquoi il est sage de dire sur toute chose : que votre volonté se fasse. Ceux-là s'écartent des sentiers de la justice qui s'irritent contre une épreuve qu'ils savent dispensée par la main du Seigneur.

2. HÉLOÏSE À ABÉLARD

La lettre que vous avez, mon bien-aimé, adressée à un ami pour le consoler, un hasard l'a fait venir dernièrement jusqu'à moi. Au seul caractère de la suscription reconnaissant qu'elle était de vous, je la dévorai avec une ardeur égale à ma tendresse pour celui qui l'avait écrite : si j'avais perdu sa personne, ses paroles du moins allaient me rendre en partie son image. Hélas ! chaque ligne, pour ainsi dire, de cette lettre encore présente à ma mémoire était pleine de fiel et d'absinthe, car elle retraçait la déplorable histoire de notre conversion et de vos épreuves sans merci ni trêve, ô mon bien suprême.

Je doute que personne puisse lire ou entendre sans pleurer le récit de telles épreuves. Pour moi, il a renouvelé mes douleurs avec d'autant plus de violence que le détail en était plus exact et plus expressif ; que dis-je ? il les a augmentées en me montrant vos périls toujours croissants. Voilà donc tout votre troupeau réduit à trembler pour votre vie, et chaque jour nos cœurs émus, nos poitrines palpitantes attendent pour dernier coup la nouvelle de votre mort.

Aussi nous vous en conjurons, au nom de celui qui, pour son service, semble encore vous couvrir de sa protection ; au nom du Christ, dont nous sommes, ainsi que de vous-même, les bien petites servantes, daignez nous écrire fréquemment et nous dire les orages au sein desquels vous êtes encore ballotté ; que nous du moins, qui vous restons seules au monde, nous puissions partager vos peines et vos joies. D'ordinaire, la sympathie est un allègement à la douleur, et tout fardeau qui pèse sur plusieurs est plus léger à soutenir, plus facile à porter. Que si la tempête vient à se calmer un peu, hâtez-vous d'autant plus d'écrire que les nouvelles seront plus agréables à recevoir. Mais, quel que soit l'objet de vos lettres, elles ne peuvent manquer de nous faire un grand bien, par cela seul qu'elles seront une preuve que vous ne nous oubliez pas.

3. ABÉLARD À HÉLOÏSE

Si, depuis que nous avons quitté le siècle pour Dieu, je ne vous ai pas encore adressé un mot de consolation ou d'exhortation, ce n'est point à ma négligence qu'il en faut

attribuer la cause, mais à votre sagesse dans laquelle j'ai toujours eu une absolue confiance. Je n'ai point cru qu'aucun de ces secours fût nécessaire à celle à qui Dieu a départi tous les dons de sa grâce, à Celle qui, par ses paroles, par ses exemples, est capable elle-même d'éclairer les esprits troublés, de soutenir les cœurs faibles, de réchauffer ceux qui s'attiédissent.

Écoutez, je vous en prie, avec l'oreille du cœur, ce que vous avez souvent entendu avec l'oreille du corps. Il est écrit dans les Proverbes : « La femme vigilante est une couronne pour son mari. » Aujourd'hui que je suis loin de vous, l'assistance de vos prières m'est d'autant plus nécessaire que je suis en proie aux angoisses d'un plus grand péril. Je vous supplie donc et je vous demande, je vous demande et je vous supplie de me prouver que votre charité pour l'absent est sincère. S'il arrive que le Seigneur me livre aux mains de mes ennemis et que ceux-ci, triomphants, me donnent la mort, ou si, loin de vous, quelque accident me fait toucher le terme où s'achemine toute chair, que mon cadavre, que mon corps, qu'il ait été enterré ou abandonné, soit rapporté par vos soins, je vous en supplie, dans votre cimetière, afin que la vue habituelle de notre tombeau invite nos filles, que dis-je, nos épouses en Jésus-Christ, à répandre plus souvent pour moi leurs prières devant le Seigneur.

Enfin ce que je vous demande alors par-dessus toute chose, c'est de reporter sur le salut de mon âme la sollicitude trop vive où vous jettent aujourd'hui les périls de mon corps, et de prouver au mort l'ardeur de l'attachement que vous éprouviez pour le vivant, par l'assistance spéciale et toute particulière de vos prières.

Je rends grâce à Dieu, qui inspire à vos cœurs tant de sollicitude pour mes cruelles et incessantes épreuves, et qui vous fait participer à mon affliction. Faites, par l'assistance de vos prières, que la miséricorde divine me protège et écrase bientôt Satan sous nos pieds.

4. HÉLOÏSE À ABÉLARD

Ô mon bien suprême, votre lettre qui aurait dû nous apporter quelque consolation n'a fait qu'accroître notre douleur ; la main qui devait essuyer nos larmes en a fait jaillir la source.

Vous demandez, si quelque accident met fin à votre vie, que nous fassions transporter votre corps à notre cimetière, afin que l'incessante présence de votre souvenir vous assure un plus riche trésor de prières. Pensez-vous donc que votre souvenir puisse jamais nous quitter ? Sera-ce d'ailleurs le moment de prier, lorsque le bouleversement de notre âme nous aura ravi tout repos ? lorsque notre âme aura perdu le sentiment de la raison, notre langue, l'usage de la parole ? lorsque notre cœur en délire et soulevé, pour ainsi dire, contre Dieu lui-même, bien loin de se résigner, sera moins disposé à l'apaiser par ses prières qu'à l'irriter par ses plaintes ? Pleurer, voilà tout ce que nous pourrions faire dans notre infortune ; prier, nous ne saurons. Nous songerons bien plutôt à vous suivre sans retard qu'à pourvoir à votre sépulture ; nous serons bonnes à être enterrées nous-mêmes avec vous plutôt qu'à vous enterrer.

Trêve de ces mots qui nous percent le cœur comme des glaives de mort et qui nous font une agonie plus douloureuse que la mort même. Un cœur accablé par le chagrin ne saurait être calme, un esprit en proie à tous les troubles ne peut sincèrement s'occuper

de Dieu. Je vous en conjure, ne nous empêchez pas de remplir les saints devoirs auxquels vous nous avez consacrées. Lorsqu'un coup est inévitable, et qu'il doit apporter avec lui une douleur immense, il faut souhaiter qu'il soit soudain, et ne pas anticiper par de vaines craintes les tortures que nulle prévoyance humaine ne pourrait détourner !

Si ce n'était un blasphème, n'aurai-je pas le droit de m'écrier : « Grand Dieu, que vous m'êtes cruel en toutes choses ! » La fortune a si bien vidé sur moi son carquois que nul n'a plus à redouter ses coups. Et si quelque flèche lui restait encore, où trouverait-elle en moi la place d'une blessure nouvelle ? Ô malheureuse des malheureuses, infortunée des infortunées, faut-il que votre amour ne m'ait élevée entre toutes les femmes que pour être précipitée de plus haut par un coup aussi douloureux pour vous que pour moi ! Plus grande en effet est l'élévation, plus épouvantable est la chute. Parmi les femmes de noble race et de haut rang en est-il une dont le bonheur ait égalé le mien ? Quelle gloire elle m'a donnée en vous ! en vous quel coup elle m'a porté ! Comme elle a été violemment pour moi d'un excès à l'autre ; dans les biens comme dans les maux, elle n'a point gardé de mesure. C'est pour faire de moi la plus malheureuse des femmes qu'elle en avait d'abord fait la plus heureuse ; afin qu'en pensant à tout ce que j'ai perdu, les tortures de la douleur fussent en rapport avec l'étendue de la perte, afin que l'amertume des regrets égalât la jouissance de la possession, afin qu'aux enivremens de la volupté suprême succédât l'accablement du suprême désespoir.

Et pour que l'outrage soulevât une indignation plus grande, tous les fondemens de l'équité ont été bouleversés contre nous. En effet, tandis que nous goûtions les délices d'un amour inquiet, ou, pour me servir d'un terme moins honnête, mais plus expressif, tandis que nous nous livrions à la fornication, la sévérité du ciel nous a épargnés. C'est quand nous avons légitimé cet amour illégitime, quand nous avons couvert des voiles du mariage la honte de nos égarements, c'est alors que la colère du Seigneur a appesanti sa main sur nous ; et notre lit purifié n'a pas trouvé grâce devant celui qui en avait si longtemps toléré la souillure. C'est pendant que nous menions cette vie aussi sainte que pure, que vous avez payé seul dans votre corps un péché qui nous était commun. Nous avons été deux pour la faute, vous avez été seul pour le châtement ; vous étiez le moins coupable, et c'est vous qui avez porté la peine entière. Ne deviez-vous pas avoir d'autant moins à craindre de la part de Dieu, comme de la part de ces traîtres, que vous aviez donné plus largement satisfaction en vous abaissant pour moi, en m'élevant moi et toute ma famille ?

Malheureuse que je suis, d'être venue au monde pour être la cause d'un si grand crime ! Le malin tentateur savait bien que les hommes ont toujours, dans leurs femmes, une cause de ruine toute prête. C'est lui qui, étendant jusqu'à nous sa malice accoutumée, a perdu par le mariage celui qu'il n'avait pas perdu par la fornication ; il a fait le mal avec le bien, n'ayant pu faire le mal avec le mal. Grâce à Dieu, du moins, s'il a pu faire servir ma passion à son œuvre de malice, il n'a pu convertir mon cœur à la trahison.

Ces voluptés de l'amour que nous avons goûtées ensemble m'ont été si douces, que je ne puis m'empêcher d'en aimer le souvenir, ni l'effacer de ma mémoire. De quelque côté que je me tourne, elles se présentent, elles s'imposent à mes regards avec les desirs qu'elles réveillent ; leurs illusions n'épargnent même pas mon sommeil. Il n'est pas jusqu'à la solennité de la messe, là où la prière doit être si pure, pendant laquelle les licencieuses images de ces voluptés ne s'emparent si bien de ce misérable cœur que je

suis plus occupée de leurs turpitudes que de l'oraison. Je devrais gémir des fautes que j'ai commises, et je soupire après celles que je ne puis plus commettre. Parfois les mouvements de mon corps trahissent les pensées de mon âme ; des mots m'échappent, que je n'ai pu retenir. Les feux d'une jeunesse ardente au plaisir et l'épreuve que j'ai faite des plus douces voluptés irritent ces aiguillons de la chair. On vante ma chasteté : c'est qu'on ne voit pas mon hypocrisie. On porte au compte de la vertu la pureté de la chair, comme si la vertu était l'affaire du corps, et non celle de l'âme. Je suis glorifiée parmi les hommes, mais je n'ai aucun mérite devant Dieu qui sonde les cœurs et les reins, et qui voit clair dans nos ténèbres.

Je vous en conjure, n'ayez pas de moi une opinion si haute : il m'est trop nécessaire que vous ne cessiez point de me prêter assistance. Gardez-vous de penser que je sois guérie : je ne puis me passer du secours de vos soins. Gardez-vous de me croire au-dessus de tout besoin ; il y aurait danger à me faire attendre un secours indispensable à ma misère. Gardez-vous de m'estimer si forte : je pourrais tomber, avant que votre main ne vint me soutenir. La flatterie a causé la perte de bien des âmes, en leur enlevant l'appui qui leur était indispensable. L'éloge venant de vous est d'autant plus dangereux pour moi qu'il m'est plus doux. Il me séduit, il m'enivre d'autant plus que j'ai un plus grand désir de vous plaire. Ayez toujours plus de crainte que de confiance en ce qui me touche, je vous en supplie, afin que votre sollicitude soit toujours prête à me venir en aide. Hélas ! c'est aujourd'hui surtout qu'il faut craindre, puisque mon incontinence ne peut plus trouver de remède en vous.

Ce que je subis aujourd'hui est le juste châtement de mes fautes passées. Plaise au ciel que je fasse de ce péché une digne pénitence, une pénitence qui, par la longueur de l'expiation, balance, s'il est possible, le cruel châtement qui vous a été infligé ; plaise au ciel que ce que vous avez souffert un moment dans votre chair, je le souffre, moi, comme il est juste, par la contrition de mon âme, pendant toute la vie, et qu'ainsi je vous offre à vous, sinon à Dieu, une espèce de satisfaction.

5. ABÉLARD À HÉLOÏSE

Pour adoucir l'amertume de votre douleur, je voudrais démontrer que ce qui nous est arrivé est aussi juste qu'utile, et que Dieu a eu plus de raisons de nous punir après notre union, que pendant que nous vivions dans le désordre.

Après notre mariage, vous le savez, et pendant votre retraite à Argenteuil au couvent des religieuses, je vins secrètement vous rendre visite, et vous vous rappelez à quels excès la passion me porta sur vous dans un coin même du réfectoire, faute d'un autre endroit où nous pussions nous retirer. Vous savez, dis-je, que notre impudicité ne fut pas arrêtée par le respect d'un lieu consacré à la Vierge. Fussions-nous innocents de tout autre crime, celui-là ne méritait-il pas le plus terrible des châtements ? Rappellerai-je maintenant nos anciennes souillures et les honteux désordres qui ont précédé notre mariage, l'indigne trahison enfin dont je me suis rendu coupable envers votre oncle, moi son hôte, en vous séduisant si impudemment ?

Pensez-vous qu'une blessure, une souffrance d'un moment ait suffi à la punition de si grands crimes ? À moins que je me trompe bien, une blessure si salutaire compte moins

pour l'expiation de ces fautes que les épreuves sans relâche auxquelles je suis soumis aujourd'hui.

Vous savez à quelles turpitudes les emportements de ma passion avaient voué nos corps. Ni le respect de la décence, ni le respect de Dieu, ne pouvaient m'arracher du borborygme où je roulais. Vous ne vouliez pas, vous résistiez de toutes vos forces, vous me faisiez des remontrances ; et quand la faiblesse de votre sexe eut dû vous protéger, j'usais de menaces et de violences pour forcer votre consentement ! Je brûlais pour vous d'une telle ardeur, que, pour ces voluptés infâmes dont le nom seul me fait rougir, j'oubliais tout, Dieu, moi-même : la clémence divine pouvait-elle me sauver autrement qu'en m'interdisant à jamais ces voluptés ?

Dieu s'est donc montré plein de justice et de clémence en permettant l'indigne trahison de votre oncle. C'est afin que je pusse gagner en accroissements de toute sorte que j'ai été diminué de cette partie de mon corps, siège du libertinage, cause première de ma concupiscence. Conformément à la justice, l'organe qui avait péché est celui qui a été frappé et qui a expié par la douleur le crime de ses plaisirs. Ainsi j'ai été tiré de ces ordures dans lesquelles j'étais plongé comme dans la fange.

Vous savez aussi qu'au moment de votre grossesse, quand je vous ai fait passer dans mon pays, vous avez revêtu l'habit sacré, et que, par cet irrévérencieux déguisement, vous avez outragé la profession à laquelle vous appartenez aujourd'hui ? Voyez, après cela, si la justice, que dis-je ? si la grâce divine a eu raison de vous pousser malgré vous dans l'état monastique dont vous n'avez pas craint de vous jouer. Elle a voulu que l'habit que vous avez profané servit à expier la profanation, que la vérité fût le remède du travestissement et en réparât la fraude sacrilège.

À la considération de la justice divine, ajoutez celle de notre intérêt, et vous verrez qu'à donner aux choses leur vrai nom, c'est moins la justice de Dieu que sa grâce qui s'est étendue sur nous. Remarquez donc, ô ma chère sœur, de quels périlleux abîmes Dieu nous a tirés avec les filets de sa miséricorde, de quelle dévorante Charybde il nous a sauvés malgré nous ; en sorte que l'un et l'autre nous pouvons nous écrier : « Le Seigneur s'inquiète de moi. »

Acceptez donc, ma sœur, acceptez, je vous en conjure, avec patience, ce coup de la miséricorde divine. C'est la verge d'un père qui nous a touchés, non le glaive d'un juge. Le père fustige pour corriger, de peur que l'ennemi ne frappe pour tuer. Il blesse pour prévenir la mort, non pour la donner ; il emploie le fer pour trancher le mal ; il blesse le corps et guérit l'âme. Il aurait dû donner la mort, il donne la vie. Il retranche les membres atteints par la gangrène, afin de ne rien laisser que de sain. Il punit une fois, pour ne pas punir éternellement. Un seul a souffert de la blessure, et deux ont été sauvés de la mort ; il y avait deux coupables, un seul a été puni. Cela encore est un effet de la miséricorde divine pour la faiblesse de votre sexe, mais cette miséricorde n'est que justice. La plus faible, et la moins coupable, vous vous êtes montrée la plus forte.

Abélard mourut en 1142. Héloïse réclama sa dépouille et l'ensevelit selon son vœu dans son couvent. Lorsqu'elle disparut en 1164, la légende dit que sa volonté d'être déposée après sa mort dans le tombeau de son mari fut respectée, et qu'Abélard, mort depuis tant d'années, étendit les bras pour la recevoir et les ferma, la tenant embrassée, à jamais.